

Choisir son héritage

ÉLISABETH ROUDINESCO : Je voudrais tout d'abord évoquer le passé, notre histoire commune. Il est de bon ton aujourd'hui de réprover les penseurs des années 1970 et d'exiger de ceux qui s'en réclament un « devoir d'inventaire » ou, pire encore, une « repentance ». Aux œuvres de cette époque, marquées par la conjoncture si particulière du « structuralisme », on reproche pêle-mêle la valorisation excessive de l'esprit de révolte, le culte de l'esthétisme, un attachement à un certain formalisme de la langue, le rejet des libertés démocratiques, et un profond scepticisme à l'égard de l'humanisme. Il me semble que cet ostracisme est stérile et qu'il convient d'aborder notre époque d'une tout autre manière. Elle consiste à « choisir son héritage », selon vos propres termes : ni tout accepter, ni faire table rase.

Vous êtes l'héritier des œuvres majeures de la deuxième moitié du siècle. Nombre d'entre elles sont issues des systèmes de pensée aujourd'hui récusés. Ces œuvres, vous les avez « déconstruites¹ », notamment celles de Claude Lévi-

1. Utilisé par Jacques Derrida pour la première fois en 1967 dans *De la grammatologie* (Paris, Minuit), le terme « déconstruction » est emprunté à l'architecture. Il signifie déposition ou décomposition d'une structure. Dans sa définition derridienne, il renvoie à un travail de la pensée inconsciente (« ça se déconstruit »), et qui consiste à défaire sans jamais le détruire un système de pensée hégémonique ou dominant.

Strauss, Michel Foucault, Louis Althusser, Jacques Lacan¹. Avec eux – et de leur vivant – à partir de leurs livres, vous vous êtes « expliqué » – vous aimez ce verbe – vous vous êtes livré à un travail de commentaire de textes tout en revendiquant l'importance pour votre démarche de l'enseignement d'Edmund Husserl, de Martin Heidegger ou d'Emmanuel Lévinas.

C'est à cette époque, vers 1967, que j'ai commencé à lire vos ouvrages, et notamment *De la grammatologie et L'écriture et la différence*², comme tous les étudiants en lettres de ma génération qui s'intéressaient à la littérature d'avant-garde, à la linguistique structurale issue de Ferdinand de Saussure et de Roman Jakobson. La subversion consistait alors à affirmer que le sujet humain est déterminé par le langage, par des fonctions symboliques, par le destin d'une « lettre » ou d'un signifiant, ou encore par une écriture antérieure à la parole, et enfin par l'existence de l'inconscient au sens freudien. Tout

Déconstruire, c'est en quelque sorte résister à la tyrannie de l'Un, du *logos*, de la métaphysique (occidentale) dans la langue même où elle s'énonce, avec l'aide du matériau même que l'on déplace, que l'on fait bouger à des fins de reconstructions mouvantes. La déconstruction, c'est « ce qui arrive », ce dont on ne sait pas s'il arrivera à destination, etc. Jacques Derrida lui confère également un usage grammatical : le terme désigne alors un dérangement de la construction des mots dans la phrase. Voir la « Lettre à un ami japonais » (1985), in *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 387-395. Dans le grand dictionnaire d'Émile Littré, on peut lire : « L'érudition moderne nous atteste que dans une contrée de l'immobile Orient, une langue parvenue à sa perfection s'est déconstruite et altérée d'elle-même par la seule loi du changement naturel de l'esprit humain. »

1. Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955. Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), Paris, Gallimard, 1972 ; *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966. Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

2. Jacques Derrida, *De la grammatologie*, op. cit. ; *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

en respectant l'engagement politique de Jean-Paul Sartre, notre génération critiquait sa résistance à aborder de front la question de l'inconscient dans la formation d'un sujet et son humanisme du sujet « plein », transparent à lui-même¹.

Par la suite, notamment lors du deuxième colloque de Cluny, organisé au printemps 1970 par *La Nouvelle Critique*², revue du Parti communiste français, je vous ai critiqué car je vous jugeai « infidèle » à cet héritage que vous déconstruisiez. Pour ma part, je me voulais fidèle, mais non dogmatique. Par la suite, je me suis sentie plus proche de vous et j'ai pensé que vous aviez eu raison de faire parler les œuvres à l'intérieur d'elles-mêmes, à travers leurs failles, leurs blancs, leurs marges, leurs contradictions, sans chercher à les mettre à mort. D'où l'idée que la meilleure façon d'être fidèle à un héritage, c'est de lui être infidèle, c'est-à-dire de ne pas le recevoir à la lettre, comme une totalité, mais plutôt de le prendre en défaut, d'en saisir le « moment dogmatique » : « Je me sens héritier, fidèle autant que possible », dites-vous dans un entretien de 1983³. De même, à propos de Lévinas, vous dites qu'il se « trouve dans un rapport d'infidélité et de fidélité à l'ontologie⁴ ».

1. Voir à ce sujet Élisabeth Roudinesco, *Généalogies*, Paris, Fayard, 1994, et François Dosse, *Histoire du structuralisme*, 2 vol., Paris, La Découverte, 1992.

2. Ce colloque réunissait des intellectuels de toutes tendances, et plus particulièrement des écrivains proches de trois revues : *Tel Quel*, *Change*, *Action Poétique*. À cette occasion, j'ai présenté une communication dans laquelle je montrai que les thèses de Derrida étaient inspirées par une vision heideggerienne de l'archaïcité proche de celles de Carl Gustav Jung. J'ai raconté cet épisode dans *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 2 (1986), Paris, Fayard, 1994, p. 544-545. Voir aussi *L'inconscient et ses lettres*, Paris, Mame, 1975. Jacques Derrida m'avait répondu dans *Positions*, Paris, Minuit, 1972.

3. Jacques Derrida, *Points de suspension*, Paris, Galilée, 1998, p. 139. Voir aussi « Rencontres de Rabat avec Jacques Derrida. Idiomes, nationalités, déconstructions », *Cahiers Intersignes*, 13, 1998.

4. Jacques Derrida, « Violence et métaphysique » (1964), in *L'écriture et la différence*, op. cit.

Les véritables adversaires de la pensée de cette époque sont apparus ultérieurement, en 1986, lorsque Luc Ferry et Alain Renaut ont publié un livre qui eut un grand retentissement : *La pensée 68*¹.

Aujourd'hui, vous êtes en quelque sorte le dernier héritier de cette pensée qui s'est révélée si féconde. Vous en êtes même, oserais-je dire, le survivant, puisqu'à l'exception de Claude Lévi-Strauss, tous les autres protagonistes de cette scène sont morts. Et tout se passe comme si, à travers la déconstruction, vous parveniez à les faire vivre et à les faire parler, non pas comme des idoles mais comme les porteurs d'une parole vive.

Par ailleurs, et sans doute parce que vous êtes un héritier fidèle et infidèle, vous assumez dans le monde d'aujourd'hui la position d'un intellectuel universel qui fut celle autrefois d'un Zola, puis, plus récemment, d'un Sartre. Vous incarnez à cet égard une forme nouvelle de dissidence que votre parole et vos œuvres (traduites en plus de quarante langues) portent d'un bout à l'autre du monde. Bref, j'ai envie de dire que vous triomphez².

À cet égard, j'ai parfois l'impression que le monde d'aujourd'hui vous ressemble et ressemble à vos concepts, que notre monde est déconstruit et qu'il est devenu derridien au point de réfléchir, comme une image dans un miroir, le processus de décentrement de la pensée, du psychisme et de l'historicité que vous avez contribué à mettre en œuvre.

JACQUES DERRIDA : Fidèle et infidèle, comme vous avez raison ! Je me vois souvent passer très vite devant le miroir de la vie, comme la silhouette d'un fou (à la fois comique et

tragique) qui se tue à être infidèle par esprit de fidélité. Je suis donc prêt à vous suivre, sauf sur l'allusion au triomphe. Je n'ai pas du tout le même sentiment que vous – et je ne dis pas cela par politesse ou par modestie. Sans doute le paysage a-t-il changé. Sans doute voit-on s'essouffler un peu, mais n'exagérons rien, les efforts compulsifs, souvent pathétiques, apeurés ou désespérés, pour *discréditer* à tout prix – et non seulement mon travail, bien sûr, mais toute une configuration à laquelle il appartient (encore que je sois obligé de revendiquer ici un triste privilège : j'attire une agressivité plus tenace et plus acharnée). Sans doute discerne-t-on les signes, parfois tout aussi inquiétants, d'une certaine légitimation. Mais comment parler de « triomphe » ? Non, et ce n'est peut-être pas souhaitable. Pour revenir au point de départ, et pour vous accompagner dans ce dialogue, je risquerai quelques généralités sur la notion d'héritage.

C'est vrai, je me suis toujours reconnu, qu'il s'agisse de la vie ou du travail de la pensée, dans la figure de l'héritier – et de plus en plus, de façon de plus en plus assumée, souvent heureuse. À m'expliquer de façon insistante avec ce concept ou avec cette figure du légataire, j'en suis venu à penser que, loin d'un confort assuré qu'on associe un peu vite à ce mot, l'héritier devait toujours répondre à une sorte de double injonction, à une assignation contradictoire : il faut d'abord savoir et savoir *réaffirmer* ce qui vient « avant nous », et que donc nous recevons avant même de le choisir, et de nous comporter à cet égard en sujet libre. Oui, *il faut* (et ce *il faut* est inscrit à même l'héritage reçu), il faut tout faire pour s'appropriier un passé dont on sait qu'il reste au fond inappropriable, qu'il s'agisse d'ailleurs de mémoire philosophique, de la préséance d'une langue, d'une culture, et de la filiation en général. Réaffirmer, qu'est-ce que ça veut dire ? Non seulement l'accepter, cet héritage, mais le relancer autrement et le maintenir en vie. Non pas le choisir (car ce qui caractérise l'héritage, c'est d'abord qu'on ne le choisit pas, c'est lui qui

1. Luc Ferry et Alain Renaut, *La pensée 68*, Paris, Gallimard, 1986.

2. Jacques Derrida est l'auteur d'un peu plus de cinquante livres, à quoi s'ajoutent de nombreuses préfaces et interventions dans des ouvrages collectifs. Il a participé à environ une centaine d'entretiens.